CHAPITRE 1

Entre deux copies couvertes de signes mathématiques, j'ai caché une photographie noir et blanc. Elle date du début du XXe siècle. 1904, précisément. Souvent, je m'invente une vie dans le passé et parfois je souhaite qu'elle ait eu lieu. Le hasard m'aurait peut-être projetée au milieu des personnages de la photo, ces Indiennes d'Amérique qui d'une main légère tiennent sur le haut de leurs crânes des poteries remplies d'eau. Elles s'éloignent vers une destination invisible, d'un pas qui semble mesuré, calme. Sur la droite de l'image, un rocher de western, rongé en son milieu par le vent de la plaine, tient en équilibre. Le paysage est minéral, tout en angles, mais adouci par les grands ponchos sombres et souples des femmes, et par le ciel immense au-dessus d'elles. Les vases sont comme des têtes, leurs dessins me regardent. Lorsque je plisse les

yeux, les Indiennes s'avancent vers moi et je rêve alors qu'elles m'emmènent en voyage dans le temps. J'aurais aimé naître il y a cent vingt ans, mais je serais morte aujourd'hui. Rien n'est jamais parfait.

Il nous reste quelques minutes. Toute une année va bientôt prendre fin et il règne dans la classe un silence empreint d'attente. Les visages sont un peu solennels, celui de Marie-Myriam également, bien qu'elle sourie aux anges, comme souvent. Notre professeur marque une pause, son regard nous enveloppe avec amitié. Cela n'a pas toujours été le cas. Mais aujourd'hui, il pense nous avoir emmenés à destination.

– Bon, dit-il avec quelques secondes d'avance sur la sonnerie, vous vous êtes bien débrouillés. Je vous souhaite de bonnes vacances. Tâchez de ne pas tout oublier.

J'ai bien l'intention de faire le contraire, d'oublier les maths, l'école et la France. Dans quinze jours, je suis aux États-Unis et les vraies vacances commenceront avec mon départ pour ce pays bizarre qui n'a pas de nom à lui.

Avant, je dois passer deux semaines au centre aéré de la ville. Un lieu sans âme où l'on se retrouve sous la responsabilité d'animateurs à peine plus âgés que

nous. Ces jeunes gens nous parlent comme s'ils avaient une grande expérience de la vie, alors qu'en réalité, depuis qu'ils ont quitté l'école, ils ont juste eu le temps de se faire faire des piercings et d'apprendre à jouer trois notes sur une guitare. Cette parenthèse au centre aéré, j'ai l'immense chance de la traverser avec Marie-Myriam. Étrange phénomène de deux ans plus âgé, gigantesque personnage par sa corpulence, l'étonnante Marie-Myriam me considère comme sa meilleure amie et c'est un grand mystère.

– Maman, j'ai pas tellement envie d'aller au centre aéré, lundi.

Je ne dis pas : « ni mardi, ni mercredi, ni les dix jours prévus » et je prends un ton décontracté comme s'il n'y avait aucun enjeu à défendre. Quelquefois, quand on prend l'air dégagé, les adultes s'imaginent qu'on est assez grand pour qu'ils nous accordent ce qu'on veut.

– Je te comprends, ma chérie. J'aurais aimé pouvoir faire autrement.

Mais « on ne changera rien à ce qui était prévu », aurait-elle pu ajouter. En conjugaison, le conditionnel passé première forme sert à donner ce genre de réponse. Il a été inventé exprès pour les parents fermes, mais compréhensifs. Le conditionnel présent,

lui, a été inventé par les parents pour signifier, contrairement à ce qu'on pourrait croire, l'obligation de faire quelque chose. Exemple : « J'aimerais que tu ranges ta chambre » ne signifie pas : « J'aimerais que tu ranges ta chambre SI tu n'as rien de mieux à faire », mais : « Range ta chambre ou je vais jeter tout ton bazar par la fenêtre. » Je n'ai pas envie de poursuivre la conversation avec ma mère à propos du centre aéré. Elle risque de me dire : « Tu n'es pas assez grande pour rester seule… »

– Ce n'est pas que tu n'es pas assez grande pour rester seule, me dit-elle. C'est moi qui aurais peur de te laisser seule.

– Tiens, c'est un conditionnel présent…

Mais je n'explique pas ma théorie du conditionnel. Ce serait trop long.

Je profite du premier week-end de vacances pour remonter le moral de mon amie Lucie. Elle est triste de nous quitter, moi, les autres et surtout Ethan. Ils ont échangé leur premier baiser le lundi de Pentecôte, soit seize jours avant de se séparer pour deux mois. Ce n'est pas un bon calcul de se trouver un amoureux juste avant les grandes vacances. J'ai expliqué mon point de vue à Lucie, mais elle m'a regardée

d'un air légèrement condescendant parce qu'elle sait que je n'ai jamais eu de véritable fiancé. En plein milieu de notre conversation, elle s'est jetée sur son lit en disant : « Je ne savais pas que ça pouvait faire si mal d'être amoureuse. » Moi je n'aurais jamais cru que Lucie puisse prononcer une phrase pareille. Je l'ai emmenée au cinéma pour lui changer les idées, mais il y a presque toujours des histoires d'amour dans les films… Lucie imaginait probablement que je ne comprenais rien, pourtant je comprenais très bien. Il m'arrive souvent de me glisser dans la peau des autres. Il y a deux ans, ma mère a perdu son père. En plus d'avoir le cœur brisé par la mort de mon grand-père, j'ai ressenti toute sa peine à elle. Quand quelqu'un d'aimé disparaît, c'est comme si l'on perdait un petit morceau de soi. Ce petit morceau connu seulement de celui qui s'en va, il l'emporte avec lui. Le vide laissé par ceux qui partent, personne ne peut le remplir. Avec des souvenirs et des mots on réussit tout juste à tapisser l'absence d'un peu de douceur.

Si je déteste les disparitions, j'aime pourtant une autre photo d'Indiens prise par Edward S. Curtis. Elle s'intitule *The Vanishing Race* (La race qui s'éteint). Des cavaliers navajo se suivent sur un sentier bordé